

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT
UN AN (52 N^{OS})
FR. 50

BUREAU DE
RUE DE
METUVE

LE NOUVEL IMPÔT SUR LES EGOUTS.



Si les égouts ne sont pas suffisamment nettoyés, les contribuables au moins le seront !!!

ABONNEMENT :

fr. 6 00

Payable par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . fr. 1 0

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . 1 60

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

Acclimatation d'actionnaires.

Ce pauvre jardin d'acclimatation se trouve, paraît-il, dans une jolie déveine. Si nous en croyons les pétitions lamentables que son conseil d'administration adresse de temps à autre à un autre conseil qui ne se porte guère mieux : le conseil communal, la dèche règne au jardin. Si l'on n'accorde pas un petit secours dans le plus bref délai, on risque de trouver, transformée en Thebaïde, dépeuplée d'hommes et d'animaux, l'oasis que les liégeois admiraient naguère.

Depuis un certain temps déjà, d'ailleurs, la plupart des cages sont vides. Leurs hôtes ont servi à la nourriture du personnel du jardin qui, sans cela, hélas ! courait grand risque de mourir de faim. Les perroquets, les singes, les canards, les cygnes eux-mêmes y ont passé.

Assez longtemps, on a discuté sur le point de savoir si pour conserver au moins l'un de ces deux mammifères, on donnerait l'ours à manger au directeur ou si l'on sacrifierait le directeur à l'ours.

On allait s'arrêter à ce dernier parti — ce qui, assurément, eût été héroïque de la part des administrateurs, les ours étant plus rares que les directeurs — quand le directeur s'avisait de trouver l'ours trop maigre. C'est ce qui sauva ce dernier. La faim, la terrible faim même, a cessé de hanter les rêves du quadrupède poilu, le Conseil communal envoyant régulièrement à l'ours, tout un Conseil d'administration chaque fois qu'une demande d'intervention lui est transmise.

Actuellement — et pour conserver au jardin d'acclimatation un semblant de prestige — les gros actionnaires n'ont réducts à se rendre à tour de rôle dans les cages afin que celles-ci ne paraissent point trop abandonnées.

Il a fallu renoncer, cependant, à remplacer de cette façon les paons et autres bipèdes trop riches en plumes — les actionnaires étant évidemment trop bien plumés pour jouer convenablement de pareils rôles.

Plaisanterie à part, nous n'hésitons pas à nous prononcer énergiquement contre les demandes — plus ou moins déguisées — de subsides, adressées à la ville par la société du jardin d'acclimatation.

Si cette société ne demandait rien à la ville, nous la laisserions assurément s'occuper de ses affaires, bonnes ou mauvaises, mais, du moment où l'on fait appel à la charité officielle, du moment où l'on nous demande notre argent, nous avons le droit de protester, et nous protestons.

Si la Société du Jardin avait réalisé d'immenses bénéfices, il est clair qu'elle ne nous aurait pas invités à toucher notre part de dividendes — et elle aurait eu raison, d'ailleurs. Mais, puisqu'elle n'a pas réussi, puisqu'elle a perdu son capital — comme plus d'une jeune personne, hélas ! — ce n'est pas à nous, ou plutôt à notre portemonnaie, qu'elle a le droit de demander de lui refaire une virginité.

Si l'intérêt public pouvait être invoqué dans l'affaire, nous pourrions encore admettre pareille demande, mais ce n'est certes point le cas. Actuellement, le Jardin est fréquenté par quelques douzaines de familles bourgeoises, jouant aux gens « de la société liégeoise » et ne voulant pas se commettre avec le peuple. C'est pourquoi le Conseil d'administration, lequel représente ces familles, voudrait extirper de notre portemonnaie la somme qui leur est nécessaire pour continuer à jouir seuls d'un magnifique parc.

Aujourd'hui, le public, le grand public n'est admis au jardin que rarement, par charité. Mais si la Société d'acclimatation se dissout, le jardin reviendra alors à la ville, qui pourra l'ouvrir à tous. Quant à la somme nécessaire à l'entretien de ce nouveau parc,

la ville la trouvera aisément en laissant établir, dans ces terrains et aux bords de la Meuse, magnifique en cet endroit, des établissements semblables à ceux que l'on trouve à Kinkempois, Sclessin et autres lieux.

Le public liégeois aurait ainsi sous la main ce qu'il est parfois forcé d'aller chercher hors ville — sans compter que nous pourrions jouir des concerts que les musiques militaires donnent là aujourd'hui pour le seul plaisir de quelques personnes.

On voit que la ville a toutes raisons de refuser les propositions que lui fait — d'une voix engageante — la société d'acclimatation.

D'ailleurs, nos édiles ont encore d'autres motifs excellents pour repousser les propositions de la société : d'abord la ville n'a pas le sou, et ensuite, il est évident que si les habitants de Liège ne peuvent plus voir les pensionnaires du jardin d'acclimatation, les séances au conseil seront beaucoup plus suivies — ce qui sera toujours flatteur pour nos édiles.

CLAPETTE.

Mémoires d'un Académicien

(SUITE ET FIN)

Ce serait chose curieuse à étudier que l'influence de ces détails prosaïques sur l'honneur, sur le caractère d'un homme.

« Ne riez pas du manteau ! » a écrit Rabelais.

On a ri du mien en ce jour néfaste et j'en ai gardé une impression pénible — j'en suis devenu craintif et chagrin — moi, aplomb, ma fierté d'autrefois, s'en sont allés comme des caissiers de banque.

En société, je rougissais, écrasé par la supériorité de la garde-robe d'autrui, honteux comme un voleur de porter sur le corps des habits de noyés et de pendus achetés chez quelqu'infâme fripière.

Mon père vint à mourir — je restais seul sur la planète avec cent cinquante francs de dette en guise de patrimoine.

Seul avec trois créanciers !

« Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? »

avait déjà écrit le grand Corneille.

Je me mis à mourir lentement, à petit feu. Je mis dix ans à le faire ; aujourd'hui : n-i ni fini ! je m'en vais !

Mon travail, quand j'en avais, n'était pas précisément un placer de Californie. Je n'avais jamais été sujet à l'embourgeoisement... je le fus moins que jamais.

Ce fut dans ces circonstances tout à fait récréatives que je commençai ma troisième année d'académie.

J'étudiai les proportions quand j'eus la chance de trouver en classe 2 compagnons de mon rang, pauvres comme deux petits Jobs, et dont l'amitié fut pour moi le baume, la Revalenta Arabica de l'humeur.

J'avais beaucoup lu Mürger, ce chantre de l'amour et de la misère. Je fondai, à l'instar de ses « buveurs d'eau », la grande et magnifique Société des « Dîneurs ambulants ».

Cette association « d'hommes d'élite » dura soixante lunes et ne comptait en fait de membres effectifs que mes deux amis, moi et un poète habitant « sur la Goffe » et qui, ne gagnant pas un sou avec ses vers, s'était spontanément proposé comme un dîneur ambulant.

Ensemble nous gagnions six francs par semaine : avec ce denier public chaque membre dînait une fois au bout de quatre jours dans une gargotte à douze sous.

Les trois autres jours il mangeait des figues d'Espagne ou des « ramonnas » en parcourant stoïquement le plus grand nombre de rues possible, afin de digérer. C'était vivre à l'orientale, non pas comme Dumas à Monte-Cristo, ou comme le grand turc, mais ainsi que le bédouin du désert qui ayant fait une mauvaise journée ne trouve dans son oasis qu'un peu de lait de chamelle et trois figues desséchées.

Selon le quatrain de notre grand poète :

« Ventre affamé n'a point d'oreilles
« Mais en revanche il a ses yeux
« Et le nez long de l'onvieux...
« Festins ! cachez leur vos merveilles !

le dîneur ne pouvait se montrer aux

autres le jour de son orgie. C'était prudent : on l'eût assommé !

Le peintre Mitchi, secrétaire, avait élevé ce quatrain à la hauteur d'un article du règlement.

Ce peintre était l'âme de la Société. Nous l'appellions le membre fidèle parce qu'il observait scrupuleusement tous les statuts et ne pardonnait jamais la moindre infraction.

Les règles étaient dures, mais sages !

Un beau jour que les Dîneurs ambulants étaient réunis « au clairon bleu » le poète souleva comme un grive improvisa le petit speech suivant : « Je suis né sous une mauvaise étoile ! Je suis devenu, grâce à Dieu, aux hommes et aux femmes ! plus léger qu'un jockey, la coupe de mes jours est singulièrement mêlée de figues. Mes frères ! Votre règlement d'ordre intérieur et extérieur est un vrai mandement de carême ! »

Le « membre fidèle » le gossa. Mais l'étendard de la révolte était levé... la contagion nous gagna. Les bonnes mœurs s'évanouirent. Des murmures furent entendus. La discorde se faufila parmi nous. On trouva de la monotonie aux radis, et au poète le défaut de vivre à nos dépens. Bref, la chose tournait à l'aigre. La soixantième lune était proche... la société qui, depuis sa création, branlait dans le manche, en sortit définitivement. Le vent de l'inimitié dispersa ses membres.

Je fis encore partie des « Sans-Soucis » société plus nombreuse, mais qui ne vécut guère.

A la suite d'un festin pantagruélique, les associés s'étaient livrés au boucan avec une insouciance si remarquable que le propriétaire du local s'était vu forcé, pour la solidité de l'édifice et la sécurité des habitants du quartier de renoncer à des locataires aussi intéressants, aussi artistes !

Les Sans-Soucis se soucièrent peu de chercher un nouveau local — ils rentrèrent dans la vie réelle reprenant ainsi les soucis qu'ils avaient si joyeusement quittés !

L'Académie ne s'en porta pas plus mal.

Je suivis le cours d'archéologie — dans lequel bien des préjugés me quittèrent — j'avais longtemps cru que les Egyptiens de l'antiquité adoraient les navets et les petits pois — et que la grosse moitié de leur vie se passait à brûler des esclaves en l'honneur des dieux et du soleil. Or, j'appris qu'ils n'étaient pas si bêtes, qu'ils m'en avaient l'air et que les meilleurs architectes contemporains sont des ânes bâtés à côté d'eux — et qu'à part l'imprimerie, le télégraphe et les pédicures, ils possédaient tous les agréments imaginables, voire même des égouts en bon état.

Le cours d'expression était un pont d'Arcole ni plus ni moins.

« Vous ferez pour demain la tête d'un homme en colère ! »

Et on revenait le lendemain avec une tête effrayante — aux yeux faisant saillie, aux sourcils froncés, la bouche contractée, aux cheveux plantés comme des poils de brosse !

La douleur était ordinairement rendue sur une tête de femme, par des larmes grosses comme des fèves, règle générale, si ces larmes n'avaient pas été là, on eût pu aussi bien prendre la tête pour une riante, une tête méprisante, une tête envieuse. Il y avait des conventions dont on ne sortait guère.

La gaieté avait l'œil brillant, le sourire aux lèvres, les cheveux négligés.

Le dégoût, la mine allongée, les coins de la bouche rapprochés au menton.

La prière : le noir de l'œil tourné vers l'intérieur du crâne, un sourire divin à demi-effacé à la gomme, lauréole, le fond lumineux.

Je crois que le plus beau modèle d'expression était bien le professeur, lorsque voyant nos effets fantastiques, il se pinçait les lèvres pour ne pas rire jusqu'aux larmes.

Je crois inutile de dire que là encore je me distinguai. De distinctions en distinctions j'arrivai à la classe de peinture. Une sorte de citerne qu'éclairait un filet de jour timide et grisâtre.

Cette lumière avait la propriété d'allumer le modèle, une sorte de brigand italien, à la peau jaune comme du vieux papier, et dont les côtes fortement accusées, les épaules pointues, les jambes grêles trahissaient une alimentation parcimonieuse, et un état de fortune excessivement médiocre.

« Faites ce que vous voyez ! » disait sagement le maître.

C'était vite dit, avec ça qu'on y voyait grand chose !

Oh ! les bonnes ! les excellentes peintures de ces premiers temps ! Oh ! les Italiens au bitume ! les torses imitant, pour le modelé, des sacs de pommes de terre ! Et dire qu'on

croyait tout simplement avoir fait un chef-d'œuvre ! Que d'illusions perdues depuis !

Un jour je fis un paysage, un coucher de soleil, on eut dit l'incendie de Moscou. J'eus la chance de le vendre. Un article à la pommade de la Meuse racontait « qu'un de nos plus jeunes peintres... » « ... une sûreté de main... » « ... poésie profonde... » « ... coloriste brillant et savant... » Cet article là fit mon malheur ! je le pris au mot !

Je m'installai... je fis de l'art, rien que de l'art, moi qui n'étais qu'un croûtier vulgaire ! Un instant la fortune sembla me sourire... je devins fier, et quand sur les quais un « modèle » me décochait un salut, je faisais mine de ne rien voir, ne voulant pas passer pour membre de cette catégorie, pour l'intime de gens de corde, de tourneurs d'orgue de Barbarie et autres « Pietrous di Pierrouse... »

Mon orgueil dura autant que mon or... mon or dura un mois.

Le chemin de ma vie finissait... Pendant vingt-cinq ans j'ai suivi cette route qui n'était pas la mienne. Avis à ceux qui sont dans le même cas.

« Le peintre parla encore ainsi pendant quarante-huit heures ! Puis les émanations turpides de son corps devinrent plus âpres, plus épaisses. Le grabat hideux sur lequel il se vautrait se souilla de sueurs malsaines. »
« La chandelle fumeuse et jaune crachait des lueurs blêmes peuplant d'ombres effroyables les murs crus et verdis de l'alcôve. C'était l'agonie ! ses yeux blanchis roulèrent égarés et ternes, tâches horribles sur sa face de cadavre, son haleine fétide et amère sortait en sifflant comme si des reptiles visqueux lui tenaient lieu de poumons. »
« Son ventre gargouilla ! et dans une pétarade finale, adieu suprême et délétère, »
« Albrade rendit son âme damnée de peintre ! »

L. HILARÈS.

La Vie Amoureuse

Nécessité d'être beau.

Sois beau. Sinon n'aime pas. Sans beauté, tu peux être aimé ; il arrive aux plus charmantes de préférer les plus laids ; même sans magie, Titania aurait pu s'éprendre des oreilles d'âne de Bottom, et c'est une histoire souvent renouvelée que celle de la femme de Joconde. Mais, toi, mon élève, docile aux bons conseils, toi qui te fais enfin de l'amour l'idée qu'il convient d'en avoir, défends-toi d'aimer si tu n'as pas reçu les dons qui charment les yeux. Entends-moi bien. Je n'exige pas que tu ressembles de tout point aux Immortels adolescents dont les lèvres sont de pourpre et les cheveux de soleil ! je t'autorise à être moins agréable à regarder, quand tu te mets au bain, que les divins éphèbes d'Hellas, baignant dans les flots verts, sous les lauriers roses, la sveltesse neigeuse de leurs corps ; il n'est pas indispensable que l'on s' imagine voir, en t'apercevant, le frère cadet de Phœbus Apolon. Mais si, vraiment, tu es laid, si la calvitie déshonore ton crâne, si tes dents ont plutôt la couleur de l'amadou que celle de la nacre, si ta peau grise s'agrémente affreusement de verrues, si tu n'as pas même dans les yeux cette flamme dont s'illumine et s'idéalise la face, si, en un mot, tu es de ceux hélas ! qui sont nés pour l'epouvante ou le mépris des regards, renonce courageusement aux délices de tendresses ; et, quand même, dans l'aberration de sa miséricorde, quelque femme te montrât l'œuvre de ta hideur, repousse l'étreinte dont tu n'es pas digne, refuse le baiser que tu n'as pas mérité.

Une fois, il advint qu'une très belle jeune fille s'éprit d'un homme qui était laid. Parce qu'il avait le cœur noble et l'esprit haut, parce que son nom était de ceux que répète la foule, il la troublait et la charmait. Il avait pour elle son âme sur le visage. Elle vint à lui, tendre et tranquille, résolue ; elle lui dit : « Tous me désirent, c'est vous que je choisis. »

Mais l'homme laid, qui était un homme sage, se regarda dans le miroir, et bien qu'il adorât cette enfant plus fraîche que les fleurs, il l'écarta d'un geste, mélancoliquement.

« Moi, t'aimer ? moi, te posséder ? De quel droit, à quel titre ? L'amour n'est digne de ce nom que s'il est l'échange, la mise en

VOICI CARNAVAL

